

Esthétique de la mort et vie quotidienne aux Antilles

Francis Affergan

Réédition de 1975, *Traverses*, 1 : 80-88.

*« le mort qui se souvient encore des baisers sur son front, sur ses lèvres,
le mort se met à parler. Mais dans la bouche du mort, que la terre encombre
comme un polder, le mot, c'est de la dérision. »*

Vincent Placolý (*La vie et la mort de Marcel Gonstran*).

L'esclavage et la mort

Trois siècles d'esclavage aux Antilles ont déterminé des attitudes et des comportements qui peuvent paraître anormaux ou anhistoriques à un esprit occidental qui n'a jamais subi le colonialisme.

Éviter le maître, et non l'affronter ; le contourner, et non l'aborder de front ; dissimuler, et non étaler ses sentiments ; occulter, et non ouvrir sa révolte : telles furent les pratiques courantes de la servitude dans sa survie face au maître. La dissimulation de soi revient aussi à dissimuler ses plans. Plans de bataille. Plans de soulèvement. Plans de révolte. Dissimulation à double face : pour se cacher et pour cacher un projet. Pour cacher sa propre misère et la négation de cette misère. Impossible d'affronter le maître, non parce qu'il est trop fort, mais parce qu'on le soupçonne d'être le plus fort de toutes les façons. La lutte directe est à éviter parce que le maître joue symboliquement une série de rôles indépassables : il est le « père », le garant du travail, le tenant de la vie et de la mort, celui qui donne et reçoit ; enfin, il est la virilité même puisqu'il engrosse les femmes esclaves. Celui qui fait peur. Il « travaille », l'esclave, mais symboliquement, au niveau du fantasme. D'où les pratiques contournées pour conjurer le maître : prières, appels magiques, rites mi-païens mi-religieux. Seuls les « nègres-marrons », mais ils furent peu nombreux, se révoltèrent franchement en attaquant le maître et ses subordonnés, physiquement, au cours d'affrontements et de combats sanglants. Les autres, tout en se pliant à l'ordre interne de la plantation, inventaient des modes d'évitement de la terreur, des espèces de sorties de secours.

Le maître donne. Mais la mort aussi. Selon plusieurs modalités : pendre, fouetter jusqu'à extinction du souffle, abattre d'une balle dans la tête ou au cœur, supplicier. Dans la plupart des cas, ce « travail », n'était pas exécuté par le maître lui-même - ce dernier aurait perdu son caractère d'intouchable - mais par les géreurs (contremaîtres) ou par d'autres esclaves. Ainsi la fréquentation de la mort devint-elle publique et populaire. La mort par la souffrance physique. La mort d'épuisement, de fatigue. La mort comme disparition lente des forces vitales.



Le code strict de l'enterrement



La mort s'accompagne des valeurs de sociabilité



La mort encourage la parole et l'échange



On se presse au cimetière pour fêter le mort



L'activité du regard



La densité de la foule va au-delà de l'hommage rendu au mort

De ce fait, elle ne revêtait plus le caractère de la surprise, de la soudaineté, de la terreur donc, ou de la panique ; mais s'encastrait dans la réalité comme un moment de cette réalité. Non qu'il n'y ait pas eu technique d'évitement de la mort, mais sa vue et son odeur devenaient un mode d'environnement habituel. La mort était inscrite dans la vie même de l'esclave. Un prix à payer, comme l'effort et les coups. Elle était l'enjeu de l'effroyable échiquier sur lequel se déroulait la partie de misère et de reconnaissance entre le maître et l'esclave.

Ces comportements ancestraux ont creusé des dispositions psychiques et somatiques chez les Antillais aujourd'hui. Nul n'a été esclave impunément. Ces traces ont marqué les corps et les caractères. En premier lieu, la bravade de la mort. Cette dernière joue le rôle du maître qui dissuade par son rôle toute intervention violente contre lui. La mort sera affrontée comme une substitution au pouvoir qui manque. Elle demeure de ce fait la seule mesure de l'existence de l'esclave. Elle est son référent et détermine son degré de valeur ; mais elle est aussi le signe, qu'elle soit victorieuse ou vaincue, que l'esclave a encore un rapport au monde. Il l'affronte le monde à travers la mort. Elle est le lieu de médiation entre la nature et la pratique humaine. Les modalités de la mort sont par conséquent multiples et nombreuses. Et puisqu'elle est une instance de reconnaissance possible entre les autres (autres esclaves, maître) et soi, le dominé ira jusqu'à intérioriser cette mort, jouant ainsi le rôle que le maître veut lui faire jouer : celui d'un « autre », maître. Le plus bel exemple est sans doute celui de la danse-combat que l'on nomme : « belair », ou « damier ». En dansant, l'esclave jouait sa vie face à un autre esclave. Danse entrecoupée de violentes détentes du corps vers le trou, la faille dans la stratégie de l'autre. Les coups portés dans les parties faillibles étaient généralement mortels. Pratique qui s'est perpétuée à travers l'affrontement des « majors ». Le « major », est une figure exemplaire aux Antilles : détenteur de la force physique la plus puissante de son quartier ou de son bourg, il provoquait systématiquement un autre major pour asseoir son autorité. Inutile de dire que seule la mort prouvait l'infailibilité de l'un des antagonistes. Ces coutumes furent interdites par les autorités il y a seulement quelques années. Elles constituaient un danger pour « l'ordre public ». Deux choses sont à relever : l'esthétique de cette mort et la subversion qu'elle porte en elle. Négation, cette mort est ce dans quoi l'esclave se réalisera. Autant dire qu'il a toutes les chances de disparaître en se réalisant. Tel est l'effrayant paradoxe. Mais tel est le prix de la liberté. Telle est enfin la situation psychique conflictuelle qu'un pareil enjeu peut créer. En second lieu, l'apparente indifférence vis-à-vis de la mort. Comprise comme un événement normal, logique, mécanique à la limite. Elle n'est jamais perçue comme une irréalité anémique. Son effet de surprise se trouve de ce fait biffé dans la plupart des cas. On peut mourir, quels que soient l'âge, le métier, le mode d'existence, à tout instant. Plutôt que de s'y attendre — car cela voudrait dire que la mort est une extériorité qui entre en effraction dans la vie —, on s'y prépare inconsciemment, puisqu'elle accompagne tous nos gestes. Elle est le bord invisible de nos actions. L'ombre qui double toute réalité perceptible. Elle dessine ainsi, en filigrane, le contour de l'existence au même titre que la vie. Verso d'un inéluctable recto. Seule par conséquent une vision de la totalité empêche de considérer la mort comme une faille, une souillure ou un accident.

Enfin, une certaine recherche esthétisante de la mort qui n'est pas incompatible avec la seconde attitude : l'apparente indifférence. Puisque la mort est bravée, elle sera provoquée avec les attitudes les plus stylisées. Autant affronter l'ultime moment dans les meilleures conditions pour laisser une image de marque. La mort sera ainsi perçue par autrui comme le signe de ce que fut la vie de l'individu. D'où les soins qu'on apporte à mourir. D'où les sollicitudes dont le mort est entouré.

Les objets de la mort

La caractéristique essentielle des objets de la mort est qu'ils ne détiennent pas la mort et ses signes (comme la tombe ou le cimetière), mais seulement la potentialité de la mort. Ils portent la mort en eux, symboliquement, mais ne la contiennent pas. Les objets de la mort sont ceux-là mêmes qui ne renferment pas la mort, mais la représentent sur un mode fantasmatique. Se caractérisant par le rapport ambivalent qu'ils entretiennent avec la mort, ils la frôlent, la frisent toujours en son bord extérieur. En tant que symboles, ils sont ce par quoi la mort sera risquée.

La moto est l'objet le plus parlant à ce niveau. Elle est investie non seulement d'un rôle viril-érotique, mais de plus, d'une fonction de transgression de la vie. Elle est ce par quoi la vie s'excède ; aux confins de l'existence, là où celle-ci se ressent avec le plus d'acuité ; antithétiquement, là où déjà la mort s'annonce. Objet de la mort (on l'appelle souvent en Martinique « avis de décès »), la moto en constitue aussi un lieu. Elle donne envie qu'on meure et qu'on y meure. Comme machine, elle symbolise une instance qui dépasse l'intelligibilité humaine. Par sa complexité, sa masse, son volume, sa forme élancée, elle est l'objet de confiance dans la mort. L'homme est prêt à mourir sur sa moto, mais aussi pour sa moto. Traversée des affects les plus désirants, elle se métamorphose en supermarchandise. Objet de désir et objet de mort. Fétichisée à ce point, elle est valorisée à la place du conducteur. Lorsqu'une moto passe dans son bruit mat et continu, c'est elle qui est admirée et enviée, jamais son chauffeur. Elle a pris la place de l'homme. Ce dernier se retrouve réifié et ravalé au rang d'objet inanimé. Ce qui bouge, vit, palpète, c'est la moto : autonome moteur. Ce qui se meut même. L'homme joue l'appendice, l'accompagnateur. Les regards parfois semblent vouloir éliminer le conducteur pour s'emparer de la machine. Comble de la marchandise, signe suprême de la valeur d'usage, la moto acquiert de ce fait le double caractère de représenter le désir (Eros) et la mort (sous la forme de l'excès de la vie).

À l'automobile est conféré un statut de réceptacle du risque et de la mort. Nulle part ailleurs qu'ici, la formule « la voiture comme tombeau ouvert », ne prend plus de sens. Le « tirage », sur les grandes routes et les autoroutes consiste à se donner rendez-vous, la nuit, aux alentours d'une heure ou deux heures du matin, et à faire la course à plusieurs voitures, mais en accumulant à chaque étape franchie de nouveaux obstacles. Jeu suicidaire, il s'accomplit comme seul rapport social à l'autre. Non seulement il s'agit de gagner, ce qui est en l'occurrence assez plat, mais de se faire reconnaître comme le meilleur dans tous les autres domaines. Vaincre à la course devient synonyme de bien faire l'amour : donner le maximum, déchirer le mur du son, forcer les limites des possibilités. L'automobile est donc vécue comme un lieu solitaire où doit s'ériger l'instance de reconnaissance. L'autre me regarde gagner : il m'admire en train de mourir. Il doit admirer ma mort. La civilisation antillaise est une civilisation du regard.

Toute sortie en voiture est accompagnée de fantasmes morbides : le secret désir de tout conducteur est de « s'éclater », au volant. Le frôlement intime de la mort est constitutif du risque et du danger qui seuls peuvent donner un caractère esthétique à cette mort.

Esthétique de la mort. Esthétique du mort

Toute mort se doit d'être stylisée. On disparaîtra en en traçant un contour ciselé. La mort doit s'apercevoir et se regarder comme un spectacle où les acteurs joueraient à la perfection. Mal mourir est un affront : à soi et à autrui. Mourir en pinaillant, surpris, ou dans la faiblesse, est une insupportabilité. Il y a lieu de se bien tenir partout : même mort. Le mort doit être fort parce qu'il est la nécessité même. C'est pourquoi celui qui disparaît doit disparaître en beauté. Pour l'amour (la mort ?) de l'art. Sans cela, comment laisser sa trace ? Son empreinte ? Seule une mort étonnante frappera les esprits. On en parlera encore longtemps. Aux Antilles, on choisit son mode de mort, car on a le temps. La mort en effet est une nécessité inscrite sur un calendrier : on en préparera les fastes et les atours. L'homme s'y prépare dès cette prise de conscience collective que la mort nous attend à tous les coins de mots. Autant donc la travailler, l'embellir. Il est courant que le disparu laisse à ce point une marque dans les consciences, qu'il devienne un héros. À un virage particulièrement dangereux sur une route du sud de la Martinique, un homme s'est tué en voiture. À chaque fois que ses amis passent devant ce lieu, ils lèvent le bras en signe d'amitié (même plusieurs fois par jour) et hurlent son nom. Interrogés, ils répondent que leur plus grand souhait est de mourir comme lui. La mort n'est donc pas neutre, blanche. Elle est tout un style. On se doit de s'en parer comme d'une rhétorique. On meurt dans la redondance, dans la prétérition. Cerné par les figures de ce discours qu'est la mort, l'homme parle. La mort parle en l'homme plutôt. Elle fonctionne comme un fantôme.

La contribution apportée à la mort par ses environnements ajoute à son caractère esthétique. L'odeur en particulier. La mort est circonscrite par de multiples pratiques qui renvoient pour la plupart à l'odorat. Ainsi il est de coutume, lorsqu'on veut exorciser ou atteindre quelqu'un à distance (« quimboiser »), de répandre de l'encens. Ce qui signifie que la mort rôde, environnante, proche. L'encens crée l'ambiance. D'autre part, la cendre est le symbole de l'évaporation, de la disparition, de l'extinction de la vie. Par exemple, elle peut être saupoudrée lors d'un quimbois (pratique magique qui consiste à faire du mal à distance, mais surtout à créer une ambiance d'angoisse et parfois de terreur dans laquelle le quimboisé ne se sent plus en sécurité). Autre exemple : le zombi. C'est un être irréel, nocturne et polymorphe, qui rôde et détermine des espaces morbides. L'homme a intérêt à ne pas le voir, à ne pas l'entendre ; à s'enfermer et à user de pratiques d'évitement : cercle de sel ou retournement des vêtements sur son corps. Éviter non pas la mort, mais son environnement le plus répressif. La mort s'annonce, et ce sont ces signes avant-coureurs que l'on craint et refuse : pas la mort en elle-même. Ce qui est insupportable, c'est cette atmosphère d'anxiété où la mort semble pouvoir venir à tout moment de partout, ou jamais.

Mais la mort se promène aussi. Aux Antilles, il existe ce qu'il est commun d'appeler des Amicales (ou Concordes) auprès desquelles les individus vivants s'inscrivent et cotisent toute leur vie pour avoir une tombe et un enterrement décents. Cette pratique crée un lien entre les participants. Ils se

réunissent périodiquement, évaluent la caisse, et organisent, avec les bénéfiques, des fêtes, banquets ou défilés. Ainsi la mort alimente la vie, en ce que cette dernière a de plus emphatique et de plus spectaculaire. Les défilés s'organisent en général les samedis ou les dimanches, fanfare en tête, les inscrits derrière : toujours fort bien vêtus, respectueux de la bonne marche de l'organisation. Comme si l'on suivait un enterrement sans mort. Qui enterre-t-on ? Personne. On s'entraîne aux enterrements. Toujours ce besoin indéfectible d'être prêt et de faire que tout moment soit le meilleur possible. La mort est vécue quotidiennement sur le mode le plus sérieux et le plus dérisoire en même temps. Pour que la mort ne s'abîme pas, il y a lieu de la protéger et de la couvrir. Cette préparation invite à un respect teinté d'humilité, avec préséance et rituel. La suprême nécessité qu'est la mort ne doit en aucun cas se souiller de contingences. La mort se balade grâce aux pensions dont elle bénéficie. Elle est l'objet-absent entouré des égards les plus brillants. Mais ne perd pas pour autant son caractère mystérieux. Bien au contraire. De cette plus-value de signes qui l'entoure, elle sort agrandie et encore plus inconnue dans ce qu'elle occulte même. L'emphase esthétique, et parfois hermétique, dont elle est gratifiée la rend plus désirable, parce que plus belle.

Le mercredi des Cendres, troisième jour gras de Carnaval, est à ce sujet éloquent. On enterre Vaval. Vêtus de gris, de noir et de blanc, les gens se précipitent dans la rue en dansant et s'interdisent absolument de porter d'autres couleurs. Le personnage central est Vaval, diminutif de Carnaval, qui a intensément fait vivre la Martinique durant les lundis et mardis gras. On l'enterre donc, mais gaîment. On le pend, le noie, le brûle, toujours en effigie. Il faut que cette fin soit le signe d'une renaissance. Car tous les ans, on recommence. Mort qui est une fête. Où le génie populaire accumule les manifestations corporelles et psychiques les plus fantasques. Vaval accepte tout. C'est la liberté même. Désincarnée bien sûr. Phénomène anarchisant aussi, car c'est l'occasion ou jamais de déverser tout le trop-plein d'agressivité accumulée. Ainsi en profite-t-on pour brûler les effigies des personnages à qui on en veut particulièrement. Mais c'est aussi le moment mi-ludique mi-tragique de régler sérieusement son compte à un ennemi. Pratique qui disparaît à cause de la répression des autorités. Mais il fut un temps où il était fait d'une pierre deux coups : le masque servait d'alibi. Le jour de la mort, on tuait son ennemi. Tous les deux masqués. C'est l'inconnu même qui frappait. À Saint-Pierre, avant l'éruption de la Pelée, les choses se passaient couramment ainsi. Le politique renaît donc ce jour-là, sous forme toujours ludique. L'ennemi politique sera puni. Celui qui est trop loin pour être touché sera détruit en effigie. Instant libérateur et extatique, antiautoritaire, le jour de la mort de Vaval symbolise l'exutoire des révoltes et des violences rentrées durant une année. La mort porte en elle la libération. Elle allège en représentant le lieu d'une décharge psychosomatique. On y détient un pouvoir dont on est privé par ailleurs. Peut-être le seul pouvoir possible. La seule pratique aussi. Celle par laquelle l'homme est enfin reconnu.

Quel plus grand vol que celui de la mort ? Puisqu'ici elle n'est pas vécue comme négation, mais comme un bien. Elle n'a pas à être dépassée : elle est la fin même. D'où le fait qu'elle est sans cesse provoquée. L'effet de la mort, en Occident habituellement phobique, parfois psychotique, est ici conjuré par l'affrontement. Les Antilles : espace de la connaissance des limites, du pourtour de la mort. Ce sont ses bords qui nous apprennent son illusoire contenu. Elle est d'autant moins effrayante qu'elle est investie d'une charge égalitaire. Le béké (blanc créole qui détient la plupart du temps les

moyens de production) mourra comme l'ouvrier agricole. À ce niveau-là, il n'y a pas de différence. La mort est donc perçue comme le lieu où toutes les différences s'abolissent dans le même acte. Là enfin, le marin pêcheur n'a rien à envier à l'entrepreneur. Il peut avoir la même chose que lui, s'il le veut. Vision très peu occidentale des choses : la preuve en est que l'Église catholique a dû lutter avec la détermination la plus entêtée contre cet inconscient collectif. La mort est prise comme fin en soi, ultime limite derrière laquelle ne se profile aucun salut. Le christianisme eut du mal à s'implanter dans une ambiance aussi païenne. Chez le petit peuple des campagnes en particulier, la mort demeure toujours l'indifférenciation des différences.

Or, là pointe une contradiction essentielle : la mort, pourtant fin ultime, revient sous la figure du mort.

Lieux et passages de la mort

Comme partout ailleurs, le cimetière est un lieu privilégié de la mort. Mais il symbolise ici un supplément d'être (et non un manque d'être) : lieu de vie, de promenade, de dérive, de spectacle et de dérobade.

Le premier novembre, jour de la Toussaint, fête des Morts, tous les cimetières s'illuminent à partir de la tombée de la nuit. Les bougies sont placées sur les tombes prenant parfois l'allure de véritables demeures spacieuses et habitables. Vus des collines qui surplombent Fort-de-France, les cimetières donnent un effet surréel : ils paraissent flotter dans un air tremblotant et à peine bruisant. De près, on remarque que tout le monde s'y promène et côtoie tout le monde : on y fait des rencontres étonnantes. L'oncle qu'on n'avait pas vu depuis l'année passée. Le voisin jusqu'alors surveillé comme un ennemi. Les rapports se détendent. On prend la blague (expression créole). On rit, se raconte les pires histoires jusqu'à minuit. Dans le même temps, c'est le jour de licence. Les adolescents ont la permission de minuit, parfois même du petit matin. Alors, chose extraordinaire, les jeunes se donnent des rendez-vous furtifs et éloquents. Et toute une partie de la nuit, entre les tombes, ils se frôlent, se caressent ou s'agressent. Ils flirtent, au milieu de la mort. La jeune fille lorgnée depuis tant de mois est enfin approchée et presque conquise. Eros s'éveille là. Et les tombes deviennent lieux de jouissance. Rendez-vous est pris pour plus tard : au pire l'année prochaine. Les parents ne voient rien ou font semblant. Ils permettent en tout cas. Interdire quoi que ce soit le jour des morts serait vouloir s'attirer les foudres du mort. Car les morts, eux, pendant ce temps, ne cessent de rôder.

Lors de l'enterrement, autre lieu traditionnel de la mort, ils sont aussi là. On enterre tous les jours. L'après-midi pour les Martiniquais « de couleur », le matin pour les békés. Mais l'enterrement n'est pas le défilé classique qui accompagne le mort jusqu'à sa dernière demeure. Il est aussi et surtout l'occasion de montrer le costume et « d'envoyer de belles paroles ». Le défilé est la monstration de son orgueil et de son insertion sociale : c'est l'anti-misère. On arrive dans les automobiles les plus reluisantes. On se range. Prend sa place. Occupe ses lieux. Véritable occupation des rues, du bourg. Il faut que tout le monde sache, même à son corps défendant, qu'un tel est mort. Mais surtout, l'enterrement commence la veille, avant la mise en bière et en terre. Le soir de la mort de l'individu, les « conteurs » arrivent. Ils sont généralement accompagnés des batteurs de tambour

les plus éminents de la région. C'est la veillée. Les conteurs improvisent toujours les histoires. Jamais les mêmes. Leurs discours sont fortement scandés et rythmés par des onomatopées : « cric » et « crac ». Après chaque épisode, ou pour reprendre souffle, le conteur demande un acquiescement en criant « cric » ; les invités doivent obligatoirement répondre « crac ». C'est le signe de l'entêtement de leur écoute et de leur participation. Parfois, au milieu de l'histoire, le conteur jette : « La cour dort ». On doit répondre, faute d'offense : « Non, elle ne dort pas ». Ce qui signifie que tout le monde suit. Car il n'est pas facile de suivre un conte qui peut durer quatre ou cinq heures d'affilée. Rien n'y est dit. Ou tout. Long défilé de signifiants, de fantasmes collectifs, entrecoupés d'événements personnels ou populaires. Dans le même temps, on boit force rhum et consomme beaucoup de boudin. Ça discute dans les coins. Puis le moment de laver le mort arrive. Ce travail est toujours accompli avec un amour et une dévotion infinis. On pousse l'honnêteté jusqu'à enfoncer un citron dans l'anus du mort pour ne pas qu'il « lâche ». Il se retrouve non seulement beau et propre, mais plus beau que nature. Entre temps, le conteur lui parle : « Comment vas-tu ? Alors comme ça, tu nous as quittés ? Pourquoi ? Tu n'étais pas bien avec nous ? Ah, Maîtr' Jérôme ! Tu seras toujours avec nous... », etc. Toujours des paroles gaies. Jamais morbides.

Ces contes sont vécus comme accompagnement nécessaire, mais aussi comme détournement de la mort. Signe que la coexistence avec la mort est toujours une jouissance : un principe de plaisir.

Exemple d'un conte fantastique : « Le petit monstre » (« Ti monsse » en créole) : « Une épicière de Fort-de-France était fort achalandée et l'on faisait courir le bruit qu'elle avait un petit monstre dans sa chambre.

Voici comment on procède quand on veut avoir un petit monstre chez soi. On prend un œuf pondu le vendredi saint et on s'impose l'intolérable contrainte de le tenir sous son aisselle jusqu'à éclosion. Ce n'est pas un poulet qui finit par en sortir, mais un petit animal difforme qui n'appartient à aucune espèce définie. On le garde dans sa chambre. Il prend place sous le lit et on le nourrit de viande crue. On ne l'entend crier — mais alors, sans arrêt — que lorsqu'il a faim, lorsqu'on a laissé passer l'heure de son repas. Pour le faire taire, il faut vite lui donner son morceau de viande.

La personne qui possède un petit monstre réussit dans toutes ses entreprises. Elle se fait épouser de qui elle veut, son commerce est prospère. Bref, la fortune ne cesse de lui sourire ; elle va de succès en succès. Mais que le petit monstre disparaisse ou meure, que quelqu'un, par jalousie, le dérobe à sa maîtresse (sans pouvoir, d'ailleurs, en tirer lui-même aucun profit, le petit monstre favorisant uniquement la personne à laquelle il doit la vie), le charme est aussitôt rompu. »

C'est seulement après la mise en terre que la figure du mort, lentement, commence à devenir terrifiante. Il a disparu de la vue, du toucher et de l'odorat de ses proches. Il est passé à l'inconnu. Tout peut désormais arriver. Il est ainsi devenu le maître. Il a le pouvoir. À ne pas contrarier. Il détient les clés de ce monde d'où l'on ne sort plus, mais d'où l'on parle, pour que la vie ait un sens. Le mort devient donneur de conseils. Le fâcher serait catastrophique. Même le coup de cercueil à la sortie de la demeure ou à l'entrée du cimetière est soigneusement évité. On raconte qu'il serait mortel. Donner un coup de cercueil à quelqu'un, c'est lui donner un coup de mort : c'est le coup du mort.

Errant sans espace ni temporalité, le mort est donc toujours là, pénétrant intimement le monde des vivants pour le régir et parfois l'assumer. Cette figure absente fonde tout le sens de l'existence de la cellule sociale. Dans son absence même, le mort est bouffi de présence. Il donne sens en portant conseil, en ordonnant, en réprimant. Il fait partie de l'ambiance répressive. Qui n'a pas « vu » son père ou son oncle mort depuis dix ans, au détour d'une porte de la demeure familiale ? Il « est » toujours là, investi de ce savoir d'outre-parole : d'où il est, on sait. Nous, vivants, au monde, nous sommes dans l'inscience. C'est pourquoi le mort est si respecté et si craint. Il serait insultant en Martinique d'éteindre le poste de radio juste au moment où sont diffusés les avis d'obsèques ; et ce, trois fois par jour. Un véritable culte y est porté.

Cette contradiction entre une mort que l'on côtoie gaîment et un mort terrifiant éclate dans l'amour.

L'excès caractérise toute pratique érotique. Si la violence et l'agressivité manquent, l'amour est incomplet. La femme n'est pas pénétrée, elle est déchirée. Autrement, que faire de sa puissance ? Mais la frigidité est souvent la réponse féminine. Autrement, que faire de sa révolte ?

Ainsi, hystérie et catatonie sont des figures courantes de la pratique amoureuse. Autant dire que la mort est frisée. Présence toujours dérobée. Dans l'expérience érotique, c'est la maladie qui charrie la mort. L'amour est morbide, parce que néantisé. Comme si l'existence ne recouvrait son plein sens, dialectiquement que tout près de la mort. Comme si le jeu de la mort et de l'amour se traduisait par l'épuisement, l'extinction de toutes les expériences possibles. Dans l'amour, la mort est vécue comme le mode de vie des limites. L'être n'est plein que de mort : les expériences-limites que sont l'angoisse, la psychose ou la crampe somatique. La mort joue le rôle de l'ultime figure exceptionnelle de l'amour qu'il y a lieu de parcourir pour clôturer la totalité. L'amour devient le principe d'autodestruction et de destruction de l'autre. L'expérience de la mort passe par le principe de jouissance et la pratique de la jouissance passe par la combustion des limites.

La mort est ainsi l'objet consommé, consumé et retourné à l'inanité. Elle est assignée comme le statut du négatif par lequel le corps existentiel doit passer pour être.

Prenons cette chanson lesbienne :

« Dans la rue de Turenne on m'appelle la femme vicieuse, chères ;
 Dans la rue de la Loi on m'appelle la femme scandaleuse, chères ;
 Dans la rue de Nozières on m'appelle la femme sorcière, chères ;
 Si j'ai fait de la sorcellerie, j'en ai fait pour
 celle que j'aime ;
 Si j'ai fait de la sorcellerie, j'en ai fait pour
 celle qui me satisfait.

Refrain

La tendre amie que vous m'avez prise, rendez-la moi, chères.
 Sinon, c'est la mort pour vous et le bain pour moi. »

C'est que l'amour est surveillé... par les morts. Ils reviennent tous. Parfois au pire moment. Pour comprendre cette présence morbide dans l'amour, il faut remonter à l'esclavage. L'histoire, depuis, semble être bloquée. La dialectique maître-esclave ne marche plus. L'esclave ne s'est pas révolté. La maîtrise poursuit sa maîtrise. N'est-ce pas la mort qui semble enrayer l'histoire ? Et si le maître n'est pas renversé, n'est-ce pas qu'il incarne le pouvoir de l'inconnu ? Comme la mort ? La mort, comme le maître, sont le non-transgressable même. La mort serait donc le visage de l'Autre. Tous deux incarnent un pouvoir de fascination non-renversable. Par leur « beauté » ils excluent toute atteinte. Simple hypothèse : la mort, n'est-ce pas le maître ? Le maître, n'est-ce pas la mort ? Mais jusqu'à quand ?

« ... la mort expire dans une blanche mare de silence

 la splendeur de ce sang n'éclatera-t-elle point ? »
 (Aimé Césaire)